

1863 145

RZECZYPOSPOLITA POLSKA

# LA RÉPUBLIQUE POLONAISE

20 c.

BI-MENSUEL

Rédaction et Administration :  
216, boulevard Raspail, Paris (14<sup>e</sup>)

1<sup>re</sup> Année. — N<sup>o</sup> 1. — 1<sup>er</sup> août 1917.

Abonnements :  
Un An : 8 fr. — Six Mois : 4 fr.

## SOMMAIRE

A nos Lecteurs. — Déclaration solennelle. — L'Alliance Franco-Polonaïse. — Un anniversaire glorieux, par V. GĄSZTOWTT. — Résurrection, par GEORGE DURUY. — Pologne et Bohême, par RENÉ PICHON. — M. Albert Thomas au Comité national à Petrograd. — Interventions personnelles de Charles I<sup>er</sup> auprès des Polonais. — Nos Collaborateurs. — Bibliographie.

## A NOS LECTEURS

Le nouvel organe que nous créons, en servant à mieux faire connaître la cause polonaise dans ce pays, travaillera à fortifier les liens de sympathie séculaires qui unissent Français et Polonais.

La Pologne démembrée, rayée de la carte d'Europe, n'avait plus de représentation nationale ni de tribune libre pour exprimer sa pensée et faire entendre les sentiments qui l'animaient. Longtemps, ce fut une tâche qui appartient à l'émigration polonaise, elle-même, partagée en un grand nombre de fractions et n'ayant plus à la longue ni les moyens, ni l'autorité nécessaire pour traduire intrinsèquement les désirs du pays.

La guerre actuelle a remis sur le tapis la question polonaise, question de politique intérieure pour les anciens co-partageants, et de politique internationale pour l'opinion publique du monde entier.

La restauration de la Pologne une et indivisible : telle est la solution qui s'imposera au Congrès de la paix de demain et, en attendant que le sort de la Pologne soit remis entre les mains des Polonais, il est nécessaire de tenir constamment l'opinion au courant de ce qui se passe dans toutes les parties de la Pologne.

La République Polonaise se propose, comme l'indique son titre, de représenter fidèlement, dans leurs diversités, les principes de la démocratie nationale. C'est pourquoi elle accueillera la collaboration d'écrivains et d'hommes politiques n'appartenant pas tous à la même fraction.

Notre journal paraîtra deux fois par mois pour commencer et il sera rédigé mi en français, mi en polonais. Les lecteurs y trouveront des informations contrôlées et toujours impartiales à côté d'articles défendant les intérêts polonais en Occident.

La République Polonaise ne faillira pas à la tâche qu'elle s'est assignée. Tous ceux qui s'intéressent au sort de la Pologne lui prêteront leur appui.

LA DIRECTION.

## Déclaration solennelle

Le 5 juillet a eu lieu une matinée franco-polonaise à la Sorbonne. Après un exposé capital de la question polonaise par M. Georges Leygues, M. Denys Cochin, sous-secrétaire d'Etat, a prononcé un émouvant discours et l'a terminé par la déclaration :

« Si après cette longue et horrible épreuve, la nation polonaise ne devait pas retrouver son indépendance, sa souveraineté ; si ses trois tronçons n'étaient pas réunis, avec un accès donné au rivage de la mer ; si cet Etat ne devait pas renaître en Europe avec assez de force pour devenir un élément essentiel d'équilibre et de paix durables, alors les promesses faites au monde civilisé par la France et ses Alliés ne seraient pas tenues. Alors l'espérance qui a rangé à côté de nos armées celles de tous les peuples libres serait déçue ! Mais l'œuvre de justice s'accomplira toute entière ».

En résumant les déclarations et les discours tenus, M. Stéphen Pichon conclut que les paroles prononcées sont un engagement de la France, d'accord avec les alliés, de libérer la Pologne, de réunir ses trois tronçons et de lui donner un accès à la mer ; de lui assurer sa pleine et entière souveraineté d'Etat indépendant et de considérer la restauration de la Pologne comme un des buts de guerre et une condition de la paix.

## LA POLOGNE



## L'Alliance Franco-Polonaise

Le mot n'est pas nouveau.

Lorsque les gentilshommes polonais, nobles de manières et d'instruction remarquable, vinrent à Paris en 1573, offrir la couronne à Henri de Valois, les ambassadeurs des deux royaumes signèrent au nom du nouveau souverain « une alliance éternelle entre la France et la Pologne ».

Et pourtant, il y a quelques mois à peine, nos lèvres ferventes eussent-elles osé le prononcer sans mentir à notre scepticisme, à nos espoirs trop lointains d'un heureux avenir polonais !

La censure, les parlementaires très occupés et désireux de ménager la Russie, le grand public indifférent et ignorant, tout contribuait au silence français.

Le 5 juillet enfin, pour la première fois, le Gouvernement a pris l'initiative d'une manifestation en l'honneur de la cause polonaise. Un destin inexorable après avoir condamné la Pologne au partage, à la dévastation, à la ruine, ne voulant laisser à ses fils d'autre perspective que celle de s'entretuer dans les rangs d'armées ennemies, a été vaincu par la Révolution russe ; et, comme s'est plu à le reconnaître M. Leygues dans le discours qu'il a prononcé à la solennité de la Sorbonne, « l'indépendance polonaise est aujourd'hui une question internationale ».

Nous voudrions dire seulement que, justice rendue aux puissances de l'Entente dont les intentions ne sont plus douteuses, au président Wilson, surtout, qui le premier a formulé le droit à l'autonomie pour la nation polonaise, le témoignage du gouvernement français, sa promesse de prendre une part active aux négociations de paix en faveur de la Pologne serait insuffisante si elle ne sous-entendait une alliance ferme avec la future République.

D'abord, que de raisons de sympathie la déterminent !

Au cours des siècles, nous la voyons, cette Pologne, désintéressée, idéaliste, téméraire en ses expériences, montrant dans ses institutions politiques une audace qui lui coûta la vie, dans ses institutions religieuses une tolérance, un respect de la liberté d'autrui qui contraste avec nos Saint-Barthélemy ! Et jusqu'au moment des partages, foyer intense de culture intellectuelle, « patrie

des savants », telle que dès le xiv<sup>e</sup> siècle la définissait Erasme de Rotterdam.

Nos mœurs, nos pensées s'appellent.

Pendant très longtemps, l'alliance Franco-Russe a été un mariage de raison entre les gouvernements et les peuples. L'inclination est venue après. Nous n'avons d'abord connu la Russie qu'à travers sa littérature, ses anarchistes. Aristocratie arrogante, régime d'oppression et de tyrannie, voilà ce que nous avons admis à notre « amitié » ce que nous avons officiellement approuvé, soutenu par l'intermédiaire de nos dirigeants, ... jusqu'à ces derniers mois où les enfants de nos écoles chantaient encore, après la Marseillaise, l'Hymne Impérial Russe. Le peuple attaché à sa terre, les ouvriers, ceux qui travaillaient et souffraient, nous sont restés profondément étrangers, et sans doute, le sont encore. Il y a entre eux et nous des idées communes, celles du droit, de la justice, de l'humanité, mais l'âme slave nous attire et nous étonne tout à la fois par son inquiétude, sa morbidité, le côté un peu farouche et oriental de son caractère.

Les Polonais n'ont pas subi l'influence de Byzance, ce sont des slaves latinisés. Notre culture intellectuelle est la même. Et ce que nous aimons surtout en eux — comparons à nos voisins de l'Est ! — c'est le peuple « qui regarde la prospérité économique, nécessaire à toute civilisation avancée, non comme un but, mais seulement comme un moyen permettant de dominer le monde par l'esprit, et d'en être l'ornement » (R. Chabrié) ; c'est la noblesse qui n'est pas celle de trop de seigneurs d'aujourd'hui, chevalerie industrielle et noblesse des gens d'affaire gorgés de bons repas, mais qui s'affirme depuis toujours héroïque et chevaleresque.

L'émigration polonaise n'a pas signifié l'abandon de la patrie pour la recherche d'une vie matérielle meilleure, elle a été l'exil forcé, la fuite d'une nation réduite au sort d'un bétail traqué. Les Polonais sont venus chez nous avec des pensées d'amitié, un désir de s'adapter à la vie française qui a créé une alliance spontanée entre les deux peuples, de même patrie psychique.

Il semblerait superflu, n'étaient les nécessités de l'heure, de consacrer par des formules diplomatiques des senti-

ments qui n'ont pas besoin de publicité pour survivre à notre génération. La guerre nous en montre la nécessité. La vision d'une Pologne, même réunie sous le sceptre russe, a effrayé les puissances ennemies, l'Allemagne surtout. Comme jadis en 1804, Frédéric Guillaume redoutait de voir Alexandre accepter les projets de Czartoryski, la politique prussienne qui a trouvé en Bismarck sa véritable et hideuse expression, a visé à l'anéantissement, à l'accaparement de la Pologne. Or, sa disparition serait non seulement un crime, une atteinte au principe des nationalités pour lequel nous combattons, une menace à l'équilibre européen, sans lequel il ne saurait y avoir de paix durable, mais encore, elle affaiblirait considérablement la puissance de la France au profit de la Prusse dont elle favorisa l'hégémonie sur l'Allemagne d'abord, sur l'Europe ensuite.

Le pays polonais appartient aux contrées les plus densément peuplées de l'Europe. Il présentait avant la guerre, un immense réservoir d'énergie humaine, qui dans des conditions plus favorables d'existence politique pourrait être utilisée sur place et contribuer à l'épanouissement de tout l'organisme producteur de la nation.

La force actuelle de l'Allemagne est en grande partie faite des immenses ressources qu'elle tire de la Pologne.

Les chiffres suivants le prouvent :

La production de la Pologne prussienne, par rapport à celle de l'Allemagne, se présente comme suit :

1915	tonnes		de celle de l'Allemagne
Pommes de terre...	14.177.000,	soit 26 %	—
Blé.....	4.511.000,	— 21 %	—
(Froment, seigle, avoine, orge) Betteraves à sucre...	2.216.000,	— 20 %	—
Houille.....	43.629.000,	— 23 %	—
Plomb.....	49.000,	— 49 %	—
Zinc.....	203.000,	— 67 %	—

De cette production de la Pologne prussienne, il a été consommé en 1915 par le reste de l'Allemagne :

51 % de Pommes de terre	soit 7.268.000 tonnes
38 % — Blé	— 1.713.000 —
37 % — Betteraves	— 812.000 —

Sans la Pologne prussienne, l'Allemagne n'aurait pas été capable de soutenir, même pendant une année, cette guerre qu'elle reprendra tôt ou tard, si elle conserve la Pologne prussienne.

L'intérêt seul, notre intérêt bien compris, ne peut donc connaître d'autre solution qu'une séparation absolue de la Prusse et de la Pologne, et le rétablissement de l'ancienne République polonaise, basé sur une union avec la France.

En même temps ce sera la façon la meilleure de continuer l'alliance franco-russe.

Actuellement, par l'échange mondial des marchandises, il n'existe pas un seul organisme d'état économiquement isolé. Au lendemain de la guerre l'indépendance des deux républiques ne sera pas absolue; de grandes difficultés s'élèveront, qu'il faudra résoudre avec des avantages égaux pour chacun. Pendant cette période de travail et d'organisation, il n'en faut pas douter, la France sera le trait d'union entre la Pologne et la Russie. Déjà ancienne République, elle guidera les premiers pas des deux démocraties nouvelles, leur apportera son aide désintéressée où ne viendra se mêler aucun calcul politique: ce sera la grande inspiratrice, l'arbitre et l'amie.

D'ici là, cependant, la tâche des polonais n'est pas terminée. Ils doivent réagir contre cet état de nervosité un peu décourageante de certains d'entre eux, de ces « civilisés » que la finesse de leur caractère, la contemplation d'un rêve trop longtemps impossible a conduits au doute, à l'indécision. Après tant de luttes soutenues en Pologne et à l'étranger, après tant de vie dépensée au service des autres, avec un sentiment d'amour et le désir de prouver que l'impuissance dans leur propre patrie n'était pas un signe de veulerie, avec la foi en une résurrection certaine, l'énergie active des Polonais que rien n'a pu tout à fait briser a faibli. Rappelons-nous ces mélancoliques paroles de Kosciuszko, rapportées par Chevè : « Je ne sais pourquoi, malgré la sympathie qui règne entre les Français et les Polonais, les Français nous abandonnent toujours dans les crises les plus décisives... A force de donner toujours et de ne jamais recevoir, quelques-uns se sont laissés dominer par le sentiment de « l'à quoi bon » et les plus vaillants d'entre eux ont été parfois pris de doute. C'est ainsi que l'émigration a paru un moment perdre de son ancienne influence. La nation exilée continua de donner le plus magnifique exemple de courage et de travail, mais dans une torpeur engourdie, une indifférence à l'égard de ses désirs les plus fervents qui eut pu décourager ceux qui étaient décidés à agir.

Nous ne voulons pas formuler un reproche. Cette inertie procède de la nôtre. La secousse brutale de 1914 a réveillé nos énergies.

L'amertume, sous des dehors résignés dissimulait l'orgueil. Nous n'avons pas le droit les uns et les autres

de ralentir notre action. Le scepticisme n'est plus de saison. Pendant ces trois ans de guerre, l'effort polonais a été sublime. Il n'avait jamais été aussi grand, aussi unanime, aussi fécond.

Méconnaître les résultats obtenus, ce serait retarder les réalisations de l'indépendance, oublier les longs siècles où la nation polonaise a résisté, victorieuse, où elle a vécu, frémissante et mutilée, dans une perpétuelle révolte de l'âme, dans une fièvre qui décuplait sa puissance de vie et sa lucidité.

Nous ne tromperons pas l'espérance sacrée de la Pologne qui n'a cessé de croire en nous, même lorsque nous ne croyions pas en elle.

Puisque c'en est fini de la « malheureuse crucifiée », puisque le « Christ des nations » est à l'aube de sa résurrection, que la légende douloureuse reste dans le passé et n'obscurcisse pas le présent de ses voiles poétiques. Tout ce qu'il y a eu de poignant et de terrible dans l'histoire polonaise ne sera jamais oublié; il s'agit de vivre avec les réalités actuelles.

Travaillons avec vous, Polonais, avec une probité patiente. Dites-nous votre âme, vos vœux, vos besoins. N'en restons pas à rétablir les quelques erreurs voulues ou inconscientes à travers lesquelles nous avons vu jusqu'ici l'histoire de la Pologne.

Pour unir nos forces contre l'ennemi, pour aller vers l'avenir la main dans la main, que le présent nous lie de ses fortes nécessités, que l'utilitarisme et la solidarité nationales de nos pays s'avouent non comme une série de combinaisons, mais comme des causes déterminantes de notre fraternité.

Ainsi au jour de la paix l'alliance franco-polonaise sera la consécration d'une amitié réelle, qui se sera sanctifiée dans l'épreuve, dans la fraternité sanglante des batailles, et dans la recherche du bien commun.

« LA RÉPUBLIQUE »

## Un Anniversaire glorieux

Le 15 Juillet 1410

C'est la date à jamais mémorable de la défaite à Grunwald des chevaliers teutoniques vaincus par les Polonais et les Lithuaniens de Ladislas Jagellon et de Vitold.

Ce jour-là, le germanisme fut arrêté pour quatre siècles dans sa marche vers l'Orient; ce jour-là, avec l'aide de la Lithuanie, la Pologne s'acquitta glorieusement d'une de ses deux missions historiques, l'autre étant de maintenir à l'Est le flot de l'invasion asiatique sous la forme mongole, puis moscovite.

Mais, plus tard, le germanisme reprenant avec Frédéric II sous les rois de Prusse l'œuvre des Teutoniques écrasés à Grunwald, eut l'adresse de se faire pour deux siècles une alliée de la Russie des Tzars, et avec leur connivence et celle des Hasbourg, il consumma la ruine de la Pologne. Il détruisit la digue qui arrêta les deux invasions: celle de l'Est et celle de l'Ouest, et, sous le nom sacrilège de Sainte-Alliance, les trois états brigands (Cauning) imposèrent à l'Europe, après la chute de la Révolution Française et de l'Empire, le joug de leur odieuse politique, jusqu'au jour où se sont heurtés l'un à l'autre le germanisme d'une part et d'autre part le mongolisme des Tzars, eux-mêmes allemands plus qu'à moitié, par leurs tendances et par leur origine.

Après 1870, le péril panslaviste qui apparaissait si redoutable au moment de la guerre de Crimée a été oublié en présence du péril germanique plus actuel et plus pressant, et l'Europe Occidentale a cru pouvoir s'allier avec les Tzars contre l'Allemagne. Mais le tzarisme restait, malgré les apparences, le complice du germanisme et il a fallu que la Révolution Russe fit son œuvre, pour que la situation devint plus nette. Aujourd'hui qu'il n'y a rien à craindre du côté de l'Extrême Nord, tous les efforts doivent être dirigés contre l'unique ennemi qui menace l'Europe d'une intolérable oppression; aujourd'hui il faut briser le militarisme prussien.

Ce militarisme prussien n'est autre chose que celui du Chevalier teutonique ressuscité, devenu cent fois plus dangereux. C'est une nouvelle bataille de Grunwald qu'il faut lui infliger pour l'abattre une seconde fois.

Et c'est dans l'espoir qu'il en sera ainsi, que nous fêtons à cette heure l'anniversaire du triomphe de nos pères d'il y a cinq cents ans: leur œuvre doit être et sera complétée par les défenseurs européens et américains du droit et de la justice, et la Pologne relevée redeviendra le rempart de la sécurité de l'Europe.

V. GASZTOWIT.

## RÉSURRECTION

Quand j'étais enfant — il y a très longtemps de cela! — mes parents habitaient dans l'île Saint-Louis. Mon père, alors professeur d'Histoire au Lycée Napoléon, me conduisit un jour à l'Hôtel Czartoryski, rue Saint-Louis-en-l'Île, à deux pas de chez nous. Je revois encore, un peu confusément, dans la brume des années lointaines, une grande salle au rez-de chaussée, avec une longue table dressée pour un goûter offert à des jeunes élèves d'une école polonaise, coiffés de la schapska nationale, que surmontait une plate-forme carrée. On me fit asseoir parmi eux. Debout autour de la table, des pères et des mères contemplaient cette allégresse enfantine, à laquelle leur deuil farouche d'exilés sans patrie ne consentait à s'associer que par un mélancolique sourire.

D'autres, en petits groupes, causaient. Que disaient-ils? Je ne sais plus. Mais je me souviens que les mots: *Pologne, France, Napoléon*, revenaient souvent dans les propos échangés au-dessus de nos têtes, que ces mots étaient prononcés avec un air de foi mystique, comme celui que prend le visage de certains prêtres quand ils récitent le *Credo*.

Je me souviens aussi qu'il était question de choses que je ne comprenais pas bien, d'insurrections, de « faucheurs », de flots de sang versés, d'un peuple mis au tombeau et qui pourtant n'était pas mort, qui remuait toujours sous la lourde dalle, qui finirait bien par la soulever et reparaitre: tel, l'Homme-Dieu, dont la famille Czartoryski célébrait, en ce jour de Pâques de l'an 1861, la résurrection comme le symbole d'une autre résurrection indomptablement espérée.

Et je me souviens en outre que, ce jour-là, mon père parla dans la grande salle sonore où soudain un silence religieux, un silence d'élévation s'était fait; qu'il avait dans les yeux en parlant la même flamme d'ardente foi que les Polonais groupés autour de lui; que des mots mystérieux pour moi: *Justice, Avenir, Réparation*, sortaient de sa bouche et qu'on écoutait ces mots là dans une sorte d'extase, comme s'ils avaient ouvert tout à coup à ceux qui les entendaient, les illimitées et radieuses perspectives de je ne sais quelle Terre Promise. Je fus ému, sans trop savoir pourquoi, en voyant tant de grandes personnes qui pleuraient.

Nous regagnâmes notre quai de Béthune. Mon père avait un air si grave que j'hésitais à l'interroger. J'osai enfin. Il me raconta très simplement, comme une histoire de brigands — et n'en est-ce pas une? — cet infâme guet-apens contre la Pologne qu'un roi de Prusse, digne ancêtre du Kaiser sanglant d'aujourd'hui, avait conçu au XVIII<sup>e</sup> siècle et exécuté avec l'aide de deux autres bandits.

Et c'est peut-être parce qu'en ce jour de Pâques lointain, mon esprit d'enfant fut initié à la souveraine beauté des causes justes, à la sainteté de la vôtre, ô frères Polonais, qu'en dépit de la tragique horreur du temps où nous vivons, un hosanna joyeux jaillit de mon cœur en ce moment.

Vous dont j'ai vu couler, il y a plus d'un demi-siècle, à la fête symbolique de l'Hôtel Czartoryski, les larmes de douleur — mais non pas de désespérance — que vos âmes consolées se réjouissent! Michelet, Edgar Quinet, Mickiewicz, Victor Duruy et tant d'autres, annonciaient obstinés de l'heure auguste qui approche, c'est vous, visionnaires, qui aviez raison! Préparez-vous à sonner, cloches de la plus belle des Pâques: « le *Christ des Nations* » la Pologne, est en train de ressusciter!

Et gloire à la France redemptrice qui, de son sang une fois de plus aura contribué à cette résurrection! Gloire à la généreuse Russie révolutionnaire, dont le geste libérateur aura déjoué les suprêmes machinations ourdies pour retarder la réparation totale du grand crime!

Paris, 12 juillet 1917.

George DURUY.

Professeur d'Histoire et de Littérature à l'École Polytechnique.

## POLOGNE ET BOHEME

Il n'y a pas un Français, je crois, qui ne salue avec le plus joyeux enthousiasme la résurrection de la Pologne, mais ceux qui, comme moi, se sont faits les avocats de l'indépendance tchèque, ont un double motif de se passionner pour la liberté polonaise. Il n'est guère possible d'aimer la Bohême sans aimer la Pologne, et réciproquement.

Quelques conflits politiques et militaires ont pu jadis séparer ces deux nations; quelques divergences ont pu se produire entre leurs représentants au Parlement autrichien: cela n'empêche pas qu'elles ne soient sœurs,

intimement liées par la nature, par l'histoire, par la communauté des intérêts, par la communauté encore plus sacrée des souffrances et qu'elles ne doivent être également chères aux cœurs français.

A tout instant, dans le passé, le peuple tchèque et le peuple polonais ont entre eux des rapports étroits, — de ces rapports dans lesquels il est malaisé de discerner qui des deux doit plus à l'autre. C'est une princesse tchèque, Dubrovka, qui a porté en Pologne le christianisme ; c'est un évêque, saint Adalbert qui a composé le plus ancien chant religieux de la littérature polonaise. La Pologne, de son côté, a donné à la Bohême quelques-uns de ses rois, et a exercé sur elle une heureuse influence. L'union des deux couronnes, voulue par le patriotisme intelligent et généreux du grand roi tchèque Georges de Podiebrad, aurait pu assurer aux deux peuples les plus éclatantes destinées, si les circonstances n'avaient fait avorter ses nobles espoirs, — si surtout le germanisme n'avait préparé sournoisement, obstinément, la ruine des deux royaumes slaves.

La Pologne et la Bohême ont été en effet toutes deux victimes de l'ambition allemande, de la perfidie allemande, de la cruauté allemande. Les infâmes partages de 1772, de 1793 et de 1795 sont nés de la même politique que le massacre de la Montagne-Blanche. Tchèques et Polonais ont été également asservis, emprisonnés, fusillés, pendus. Dans les deux pays, la tyrannie des oppresseurs, non contente des violences matérielles, a cherché à tirer l'âme même, à la dépouiller de l'idéal national, à ruiner l'attachement aux traditions ancestrales et à la langue maternelle. Mais, dans les deux pays aussi, la résistance n'a pas été moins énergique que l'oppression n'était brutale, et dans les deux elle a eu le même caractère de haut idéalisme : c'est surtout par les idées, par la poésie, par l'école et le livre, que les Polonais et les Tchèques se sont attachés à sauver leur conscience nationale : ils ont été, ils sont encore, contre la Force, les champions de l'Esprit en même temps que les martyrs du Droit.

C'en serait assez pour nous les rendre infiniment chers et précieux. Mais ces deux peuples ont encore d'autres titres à notre sympathie ardente. Slaves tous deux, mais depuis longtemps conquis à la culture latine et occidentale, ils sont à la fois assez différents de nous pour que nous puissions renouveler notre âme au contact de la leur, et assez proches pour que nous puissions les comprendre et en être compris sans peine. Tous deux ont eu avec la France les relations les plus amicales, les plus sûres, les plus fécondes, et ne demandent qu'à les continuer. Tous deux peuvent s'entendre sans heurt non seulement avec nous, mais avec nos alliés, — je dis : avec tous nos alliés, car la Pologne n'a plus de motif de craindre la Russie, ni la Bohême de se défier d'elle, depuis que le peuple russe ne veut plus ni être opprimé ni être oppresseur. — Tous deux enfin seront contre la rapacité allemande les meilleurs défenseurs de la liberté européenne ; c'est sur la Vistule et sur l'Elbe, non moins que sur le Rhin, que se consumera la défaite du pangermanisme.

Voilà bien des raisons pour nous de souhaiter la restauration de la Pologne et celle des Pays tchèques, et d'y travailler autant que nous le pouvons. Une Pologne, une Bohême, comme autrefois ! L'Europe nouvelle ressemblera plus qu'on ne croit à celle du moyen-âge et de la Renaissance, et nos adversaires ne manqueront pas de dire que nous sommes des rétrogrades. Nous pourrions leur répondre par le mot de Mme de Staël : « C'est la liberté qui est ancienne et le despotisme qui est moderne ». Depuis trois ou quatre siècles, la politique européenne a fait fausse route : l'absolutisme prussien et autrichien a contrecarré le développement spontané des peuples ; il a instauré un état de choses qui est proprement « contre nature ». Il faut diviser ces cadres artificiels et rigides dans lesquels étouffent tant de nations dignes de vivre : et parmi elles, il n'y en a pas qui, mieux que la Pologne et la Bohême, aient mérité de la France et de l'humanité.

RENÉ PICHON.

### M. ALBERT THOMAS au Comité polonais national à Péterograd

La bienvenue a été souhaitée à M. Albert Thomas par M. le comte Sigismond Wielopolski, président du Comité, qui, l'année dernière avait fait partie de la Douma et du Conseil de l'Empire à Londres, à Paris et à Rome. Le comte Wielopolski, après avoir évoqué les souvenirs inoubliables de ce voyage, a rapporté le mot célèbre de Napoléon : « Une Pologne libre est une armée française sur la Vistule », et a constaté que les sympathies de la France pour la Pologne, sont restées toujours les mêmes.

En réponse à cette allocution M. Thomas a prononcé un long discours où, sous les ornements de l'éloquence la plus brillante, les auditeurs ont pu entendre les déclara-

tions les plus péremptoires, faites — et le ministre l'a tout particulièrement souligné — au nom du gouvernement et du peuple français. Il a commencé d'abord par rappeler les traditions historiques liant la France à la Pologne, traditions vivantes aujourd'hui encore dans tous les cœurs de la nation française, et surtout de ses masses ouvrières, remplies d'enthousiasme pour la cause polonaise. « Aussi — a dit M. Thomas — convaincu que je parle au nom des traditions les plus sacrées, au nom des principes que nous avons proclamés à la face du monde en 1789, je déclare au nom du gouvernement français, au nom de toute la nation française, que nous voulons avec vous l'unification, l'indépendance, la force et la grandeur de la Pologne. »

Des applaudissements unanimes interrompent alors l'orateur. Reprenant la parole, M. Thomas déclare qu'il désire parler en toute franchise, en toute sincérité. Il expose alors qu'au cours du XIX<sup>e</sup> siècle les rapports politiques exigeaient que les sympathies de la France pour la Pologne eussent une expression qui a pu donner aux Polonais l'impression que la France ne répondait pas aussi complètement que les Polonais l'auraient désiré à l'appel qu'ils lui adressaient. D'autant plus, par conséquent, le ministre voudrait que « des déclarations fort claires qu'il apporte ici, il résultât que pour nous il n'y a aucune restriction, et que l'indépendance complète de la Pologne est précisément ce que nous voulons ». « Je vous prie donc, Messieurs, a-t-il continué, de remarquer comment sont rédigées les notes, de remarquer comment elles sont orientées, de remarquer que si, par exemple — je prends l'exemple le plus récent — nous répondons à la Russie, comme nous l'avons fait ces jours-ci, nous mettons dans cette réponse ce que nous voulons faire ressortir, que la Russie d'aujourd'hui est maintenant d'accord avec nous quant au principe de la liberté des nations, et si nous avons attesté cela à la Russie, ce n'est aucunement avec la pensée que la Pologne, que la question polonaise est une question intérieure russe. J'ajouterais seulement, s'il s'agit d'une formule nouvelle de déclaration en confirmation de celle que j'ai déjà faite : pour nous, la question polonaise est une question européenne, une question internationale ».

### Interventions personnelles de Charles I<sup>er</sup> auprès des Polonais

Des événements très importants se déroulaient à Cracovie. Conformément à la résolution de M. Tetmayer adoptée par le « Kolo Polskie » le 16 mai, une « Diète Polonaise », composée de tous les députés polonais au Reichsrat, à la Diète de Galicie et à la Chambre des pairs, s'étaient réunie le 26 mai à Cracovie, pour décider définitivement de l'attitude qu'adopteraient les Polonais vis-à-vis de l'Autriche. De nombreuses personnalités de Varsovie, dont plusieurs membres du Conseil d'Etat, prirent part aux délibérations. Au bout de trois jours, la décision du « Kolo Polskie » de passer à l'opposition et de réclamer l'indépendance complète de la Pologne intégrale et unifiée fut de nouveau solennellement confirmée, malgré l'opposition du groupe conservateur, et proclamée au milieu des acclamations de la foule enthousiaste.

Il est important de constater que tous ces événements qui se sont produits simultanément et de façon inattendue, n'ont pas pu être empêchés par des interventions personnelles et répétées de l'Empereur, qui a donné ainsi une preuve éclatante de son inexpérience politique, de son incapacité et de son impuissance. Les comtes Czernin et Clam-Martinic ont voulu tout d'abord employer l'autorité de l'Empereur pour exercer une pression sur les Polonais et les amener à agréer le projet gouvernemental de l'autonomie de la Galicie qui devait être présenté au Reichsrat. A cet effet, ils organisèrent le voyage de l'Empereur à Cracovie ; là, le 5 mai, répondant à une allocution de M. Bilinski, Charles I<sup>er</sup> proclama de nouveau sa ferme volonté de réaliser le prescrit du 4 novembre, par lequel son prédécesseur promettait à la Galicie, qui demeurait une province de l'Autriche, une très large autonomie.

Au bout de dix jours, M. Bilinski était obligé de donner sa démission de président du « Kolo Polskie » et les Polonais votaient la résolution Tetmayer qui exigeait le rétablissement pur et simple de la Pologne indépendante et unifiée.

L'Empereur n'a pas essayé un échec moins sensible auprès des Ukrainiens lorsque, au cours d'une réception organisée à Lwow, il essaya de leur persuader de ne pas s'opposer au projet de l'autonomie de la Galicie. Peu après cette intervention et malgré elle, les Ukrainiens votèrent une résolution annonçant l'opposition la plus énergique au gouvernement.

La troisième intervention enfin, et la plus importante de l'Empereur, auprès des Tchèques et des Yougoslaves, a abouti à un véritable scandale. Pour se tirer des embarras causés par le revirement de la politique polonaise, le gouvernement organisa le 21 mai à Laxembourg une réception privée des chefs des deux partis par l'Empereur, qui insista surtout auprès des Tchèques sur la nécessité d'une session calme et ordonnée du Reichsrat et sur le devoir de tous les députés de soutenir le Gouvernement.

On garda sur le résultat de cette audience le silence le plus profond ; ce silence s'est expliqué plus tard, lorsqu'on apprit que les Tchèques et les Yougoslaves avaient présenté au monarque leurs revendications en faveur de l'indépendance et de l'unification nationale, reven-

dications développées plus tard devant le Reichsrat. L'Empereur s'est efforcé en vain d'amener les délégués slaves à renoncer à ce programme en leur affirmant que plus tard ils pouvaient espérer de larges concessions.

Le plan du gouvernement et des partis allemands a échoué complètement, grâce à une opposition des partis slaves, admirablement concertée et préparée dans un secret absolu.

## Amitiés polonaises

On peut se demander s'il est nécessaire de publier un nouveau journal pour développer en France un courant de sympathie et d'intérêt pour la Pologne.

Malheureusement on peut répondre que ce nouvel organe de publicité est utile, indispensable même.

Alors que les malheurs passagers de la Belgique et de la Serbie trouvaient ici tant de cœurs sensibles pour s'indigner et se révolter de souffrances imméritées, la torture séculaire de la Pologne ne provoquait plus qu'une émotion atténuée. Les causes en sont nombreuses, et la censure, sévère pour toutes les publications destinées à entretenir en France le culte de l'héroïsme polonais et à faire mieux connaître ce peuple à l'âme indomptable, porte la lourde responsabilité de la demi-indifférence de beaucoup de bons français. Puisse notre époque, mieux éclairée par la plume libérale de nos plus grands esprits, voir se développer le mouvement de juste admiration et de dévouement envers le peuple qui, mieux que tout autre, a connu et pratiqué l'amour sacré de patrie.

CAMILLE CHABRIÉ.  
Professeur à la Sorbonne.

Monsieur,

Vous ne doutez pas, je pense de ma sympathie active. Je l'ai exprimée, aux mauvais jours, en des articles que j'ai tenu à reproduire avec leurs dates, dans mon volume *Agir*. J'ai tenté d'assister vos frères malheureux. Mais, vous avez raison de le dire : on connaît trop peu la Pologne dans la France d'aujourd'hui. Nos pères en étaient mieux informés. A l'heure où le Boche, à la fois savant et stupide, cherche à capter de ses lourdes mains sanglantes l'âme si fine de la Pologne, à l'heure où il essaie de vous flatter en s'intéressant à votre littérature, vous avez raison de faire appel à l'intelligence et au cœur de la France. J'espère que l'occasion me sera donnée un jour de dire publiquement pourquoi j'aime la Pologne ; en attendant, comptez moi parmi ceux qui surveillent son destin et qui défendront son avenir.

Cordialement.

HERRIOT.  
Sénateur, Maire de Lyon.

La Pologne va renaître, et tous les belligérants sont d'accord pour faire disparaître l'une des plus graves offenses au principe de nationalités qu'offrait l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle.

Mais que sera cette Pologne ? On ne conçoit guère la Pologne sans Posen et surtout sans Cracovie, c'est à dire que la Pologne ne renaîtra vraiment que si les Alliés ont enfin vaincu les Empires centraux. Et cette Pologne ne sera plus la Pologne qu'une aristocratie imprévoyante a conduit à la ruine. Les Alliés sont les champions de la démocratie. Et la Pologne de demain ne peut être que démocratique. En se reconstituant elle devra aussi se rénover.

Des problèmes délicats se posent. Il faut que le public soit mis à même de les comprendre. On s'intéressera d'autant plus à la Pologne qu'on la verra vivre déjà.

Le journal que vous créez est nécessaire. On l'attendait. Qu'il nous fasse entrevoir la Pologne nouvelle, et il sera entouré de toutes les sympathies.

A. MEILLET.  
Professeur à la Sorbonne.

Au dernier moment, nous recevons d'hommes éminents de nombreuses lettres de sympathie et d'encouragement. Nous les remercions chaleureusement de leur haut concours.

## BIBLIOGRAPHIE

ROBERT CHABRIÉ. — *La Pologne et l'Union Franco-Polonaise*. — Impr. M. Flinikowski, 216, boul. Raspail.

Un ardent ami de la Pologne, M. Robert Chabrié, vient de publier sous ce titre, « la Pologne et l'Union franco-polonaise » une brochure qui est à la fois un hommage d'admiration et une réparation au malheureux pays si longtemps oublié. Après avoir exposé en ses grandes lignes la politique de l'Entente, examiné les actes qui ont précédé la proclamation du gouvernement provisoire Russe, cela avec une impartialité, une sobriété de détails décevante pour nous, mais conforme aux faits ; il examine les raisons de notre indifférence et conclut en nous demandant de quitter définitivement l'attitude peu virile de « l'amitié muette ».

Quelques chapitres suivent, d'histoire et d'analyse critique des institutions de la Pologne, son développement moral, évangélique et catholique, le moment de son apogée où elle apparaît dans une splendeur, un état de cohésion, une majesté si admirables qu'il a fallu plus de trois cents ans à la plupart des états d'Europe pour offrir un semblable spectacle.

Enfin, par une présentation des événements — habile, mais indéniable comme la vérité elle-même — par des arguments précis et une sûre méthode de grand tour, l'auteur démontre que « la patrie de l'anarchie » ce n'est pas la Pologne « qui a trouvé presque toujours le secret de la véritable paix » mais « notre pays » qui s'est laissé mille fois entraîner dans des guerres intestines.

Nos relations d'amitié avec la Pologne, la dette d'honneur que nous avons contractée envers ses héros légionnaires, et les révolutionnaires de 1830 qui ont sauvé la France et la Belgique d'une coalition des trois monarchies de l'Est, la guerre actuelle, nous rappellent à notre devoir.

En somme, livre nécessaire, parce qu'il vient « rajeunir » notre énergie et notre foi en l'Avenir Polonais.

L. PASCAL SAISSET.

## DO CZYTELNIKÓW

Skarżymy się często, że Francja-Polski prawie nie zna. Ze kraju naszego Francuzi naogół nie znają, niema najmniejszej wątpliwości. Inna kwestja, czy nie chcą mieć o nas rzeczywistego pojęcia.

Cośmy za ostatnie dwadzieścia lat, zwłaszcza od chwili zawarcia aljansu z Rosją, zrobili, by o Polsce nie zapomniano? Byłbym srodze pokrzywdzony, gdyby to co piszę, było uważane za chęć uczynienia komukolwiek wymówki.

Zaznaczam fakt. Pozorna obojętność Francuzów zmienia się pod wpływem umiejętnego traktowania kwestji polskiej. Do ostatniej chwili nie było nawet podręcznika historii Polski.

Sienkiewicz przypomniał światu kraj, nie posiadający swego państwa, ale żyjący mocą ducha i wielkością przeszłych, nieśmiertelnych pokoleń.

Myśmy nie importowali naszej kultury. Wiadomo wszędzie, że dziś jeden z najgroźniejszych piorunów uderzył w Polskę. Stąd ciekawość wszystkich jak się zachowuje podczas tego sama Polska.

Naszem zadaniem odpowiadać na te pytania.

Tworząc pismo, nie mamy zamiaru wtłaczać je w ramki programu jakiegokolwiek stronnictwa.

Każdy postęp Polaka na obczyźnie jest doniosłym argumentem za sprawę polską lub przeciw niej. Każdy z nas dbać musi, by wszelki jego krok tchnął godnością i powagą.

W imieniu narodu mają prawo przemawiać tylko ci, co są tam, nad Wisłą.

REDAKCJA.

## WIELKOPOLSKA

Jakikolwiek wezmą obrót wypadki, jakimkolwiek torami potoczy się dzieło likwidacji wojennej, kwestja ziemi Poznańskiej będzie niewątpliwie jednym z najcieższych węzłów trudności, napiętrzonych przed dyplomacją europejską.

Dla Niemców jest to sprawa najdrażliwsza. Przedewszystkiem ze względów strategicznych. Marchja Wschodnia — powiadają — jest im koniecznie potrzebna, bo inaczej Berlin byłby zbyt blisko granicy i wojska wschodniego sąsiada, ktokolwiekby nim był, miałyby zbyt bliską drogę w samo serce Prus.

Ale nietylko ze względów strategicznych. Tysiącletnie dzieje teutońskiego parcia na Wschód pracowały nad rozszerzeniem niemieckich granic etnicznych po Rygę, nad brzegami Bałtyku, po Wisłę i Wartę, w głąbi północno-wschodniego kontynentu. Odstąpienie fali niemieckiej naparót po granice Brandenburskiej byłoby najcięższym ciosem, zadaniem niemieckiej narodowej racji stanu — ciosem, z którym umysłowość niemiecka na żaden sposób pogodzić się nie zechce.

Z drugiej strony jednak umysłowość polska na żaden sposób pogodzić się nie zechce z rezygnacją z odwiecznych siedzib polskości, których ludność, z pokolenia na pokolenie, prowadzi w najtrudniejszych warunkach obronną, okopową walkę narodowo-cywilizacyjną z przemożnym wrogiem, prowadzi ją naogół zwyciężko. Wszystkie serca polskie towarzyszyły tej walce zawsze rytmem najgorętszej solidarności.

Dopóki ziemia Poznańska nie zostanie wyzwolona z pod samowoli teutońskiej, dopóty o rozwiązaniu kwestji polskiej nie może być mowy, dopóty w samym sercu Europy tkwić będzie rozżarzona głównia rozjątrzeń, której iskry prędzej czy później mogą znów świat objąć złowrogim pożarem.

Kwestja poznańska, bardziej niż jakokolwiek inna, wskazuje na to, iż powierchowa likwidacja wojny nie doprowadzi do niczego i że jeżeli istotnie trwały pokój ma być plonem straszego żniwa śmierci i spustoszeń, trwającego już trzy lata, — to może się on oprzeć jedynie o zasadniczą reformę w zasadach politycznych i urzędzeniach państwowych całokształtu życia europejskiego.

W tym składzie rzeczy Poznań stać się może zbawieniem źródłem « poznania » dróg, wiodących do lepszej, rozumniejszej przyszłości w stosunkach ludzkich. Europa od dłuższego już czasu miała możność los ziemi Poznańskiej uważać za takie źródło i znaczna część jej dzisiejszych cierpień płynie z nieumiejetności korzystania z tego źródła.

Zasada nieinterwencji w sprawach wewnętrznych poszczególnych państw traktowana była przez polityków europejskich jako jedno z naczelnych przykazań mądrości stanu. Dlatego to polityka kolonizacyjna Prus współczesnych była całkowicie obojętna dla lordów z Foreign Office i dla burżuazyjnych intelektualistów na Quai d'Orsay. Nawet « przymusowe wyłączenie », przeciwko któremu Sienkiewicz próbował zbuntować sumienie moralne cywilizowanego Zachodu, przeszło bez wrażenia w urzędowych kołach Londynu i Paryża.

Od czasu, jak światły spowiednik wytłumaczył Marji Teresie, że nie godzi się wprowadzić pożądać ani wołu, ani ośła, któryby był własnością bliźniego, ale że to nie ma nic wspólnego z pożądaniem zaokrąglenia swoich terytorjów przez grabież terytorjów sąsiedzkich, « przymusowe wyłączenie » racją siły w wyższych interesach państwa, zyskało charakter legalnego proceduru politycznego.

Kancelerz Bülow w dniu 26 listopada 1907 roku, przy wprowadzaniu ustawy o przymusowym wyłączeniu ziemi polskiej, miał nawet odwagę powiedzieć, że u-

stawa ta ma przeciwdziałać « demoralizacji », wywołanej akcją obronną Polaków. Otczył więc grabieżczą ustawę nietylko już legalną, ale i moralną aureolą.

Gdy się wówczas zwracało uwagę cudzoziemską na złowrogi skutki tego rodzaju zatruca samych zasadniczych pojęć moralności w polityce, gdy się im zwracało uwagę na łatwość przeniesienia nazewnictwa tych samych praktyk z tą jedynie różnicą, że działania komornika komisji kolonizacyjnej, rugującego ludzi z pod dachu rodzimego dlatego tylko, że ten dach potrzebny jest niemieckiemu państwu, przekazane być mogą zagranicą dowódcem armji, — przyjmowano to ostrzeżenie ze wzruszeniem ramion i kładziono je na karb polskiej antigermanskiej hysterji.

Dziś « wyłączenie przymusowe » Belgów z Belgji, Serbów z Serbji, Francuzów z północno-zachodnich departamentów Francji i przeniesiono « tytuł własności » do Królestwa Polskiego, Litwy i części Rusi południowo-zachodniej na rachunek niemiecki. Związek pomiędzy « łyczkiem » a « rzemyczkiem » stał się widoczny nawet dla najbardziej zaślepiętego wzroku. Konieczność przestrzegania norm moralnych w polityce stała się wspólnym interesem wszystkich narodów.

Wszczęto egzekutywa, któraby naruszenie tych norm traktowała jako « lèse-humanité », zapobiegała im w zawiązku i karanie ich bezpośrednio uważała za obowiązek wspólnego wysiłku całej ludzkości, jest najbliższym postulatem przyszłości. Jeśli w dobrze urządzone społeczeństwie trybunały karne muszą strzedz dobra materialnego i moralnego obywateli, dobrze urządzone współzycie ludzkości bez takiego trybunału, którego wyroki miałyby bezwzględna moc obowiązująca, obejść się nie może.

X...

## Z WARSZAWY

20 Maja 1917.

Napozór wszystko zdaje się zwykłym, a jednak trudno oprzeć się wrażeniu, że bierzemy udział w jakiejś wielkiej akcji, rozgrywającej się właśnie teraz, w tej chwili, że z szeregu licznych wiosen, które przyjdą, pamięć ludzka odróżni ją, jako wiosnę 1917 roku.

W lata przyszłe polecą o niej wieści w szychach i obrazkach, które wisieć będą kiedyś po domach. Może z obrazków tych wyglądać będzie ten sam ułan, który w tej chwili przechodzi koło nas lub oddział żołnierzy polskich, rysujący się na tle Krakowskiego-Przedmieścia...

Ruch umysłowy w Warszawie jest dość wybitny.

Zrzeszenie Akademickie urządziło szereg odczytów i dyskusji, na których omawiano przeważnie kwestje ekonomiczne. Uniwersytet ludowy rozpoczął 9 Maja wykłady dla funkcjonariuszów robotniczych związków zawodowych. W *Uniwersytecie* żołnierskim odbywają się wykłady popołudniowe z historii polskiej i krajoznawstwa. Zebranie nauczycieli ludowych ze szkół powiatu Warszawskiego określiło minimum pensji nauczycielstwa na 150 marek miesięcznie, plus opał i światło. Magistrat Warszawy uchwalił wznowić projekt zamiany pomnika Paszkiewicza (Pamiętacie rozmowę Zygmunta z Kopernikiem: « Hej, Koperniku, Kanoniku, powiedz, kto wlał między nas?... » « W....! ») na znajdujący się w Homlu pomnik Józefa Poniatowskiego.

Omawiane jest także w kraju usunięcie w Częstochowie pomnika cara Aleksandra « Oswobodziciela ». Oswobadza się kraj! oj! oswobodzi się zupełnie.

W Królestwie wychodzi 88 pism polskich.

W Warszawie przedstawienia odbywają się w teatrach Wielkim, Rozmaitości, Polskim, Nowoczesnym, Letnim, Małym. Kabaret: « Czarny kot » ma powodzenie.

Na zakończenie podaję ceny na niektóre artykuły żywnościowe:

Mięso wołowe funt 1 marka 25 pf.; Cielęcina 1.20; Wieprzowina 1.80; Baranina 1.15; Kurczęta szt. 6.; Kaczki 11.; Jajko 0.28; Masło 5.50; Sadło 1.85; Sól 0.13; Ryż 5.; Kasza perłowa 1.50; Kasza gryczana 1.50; Buraki 0.35; Kapusta 0.20; Marchew 0.30; Cebula 0.50; Jabłka 2.50; Szparagi 0.90; Rzodkiewki 0.25; Szpinak 0.55; Ryby żywe sztuka od 4-5 m.

## PRZED WYJAZDEM

Bywają chwile, w których dogodniej jest szukać w płodach piśmiennictwa, w książkach, tych pouczających wskazówek, których zwykle dostarczają bieżące fakty życia publicznego.

W ten sposób potrzeby umysłowe muszą być zaspokojone i jeśli, z jakiegokolwiek powodu, nie możemy się zaopatrzyć w świeże produkty, musimy z konieczności przetrząsnąć spiżarnię, szukając w niej pozostałej z czasu dawniejszego jakiej resztki zapasów.

Ten wzgląd niech usprawiedliwi kronikarza *Rzeczypospolitej*, że w pogawędce dzisiejszej zajmie się wolontariuszem... armii polskiej.

Zaciągnął się do niej, nim studja ukończył, bo kraj go do broni powołał. A gdy po kilkumiesięcznej partyzantce pod dowództwem swego wodza, pułkownika Komarowskiego, wpadł w ręce austriaków, został Chamiec. — o nim tu mowa — rozbrojony, wysłany do więzienia w Ołomuńcu. Po drodze uciekł i skrywał się przez kilka miesięcy we Lwowie, gdzie był gościem Ujejskiego. Był tułaczem dla młodego wojska się rozpoczął. Paryż ostatecznie i na zawsze go przytulił. Przed rokiem rodzina i garstka starych druhów na wieczny odpoczynek odprowadziła Józefa Stefana Jakśę Chamca.

Jeden z ostatnich mohikanów wychodźstwa, przez całe życie zachował on cnoty ojców i część imienia polskiego, nie wdając się w kompromisy. Smętnie opiewał swoje Podlasie. Był przykładem dla młodszego pokolenia. Słońca na fejerwerk nie przetrzymarczył. Stary wiarus jedną, miłą dla Polaka śpiewał pieśń, gdyż to

## OJCZYSTA PIEŚŃ

W piersi prawnuków zaszczyć te cnoty,  
Któremi niegdyś kwitła pierś pradziada,  
Potępić gromko szaleństwa i psoty,  
Gwoły to którym, biedny kraj upada.

Zachęcić zacnych, a trwożnych do dzieła,  
Mówiąc im: Pora! nie żałujcie trudu!  
Płakać nad tymi, których przemoc wzięła,  
Co utonęli w topielach gdzieś brudu;

Jak rzekł poeta: « Baję po zwyczaju! »  
Biednym wygnańcom osłodzić wygnanie,  
O oddalonym gawędząc im kraju;

Pieśni ojczysta! święty talizmanie!  
Aniele Boży! Po toż zstąpił z raję,  
Na ziemi naszej, takim twe zadanie!

Za jakie kilka miesięcy, my, młodszy, szczęśliwszy od naszych poprzedników, od drogich « Mamutów » — jak nowsza generacja nazywa wiarusów 63 roku, — którzy, prawdę mówiąc, czystszy od niej duchem pozostali, — opuścimy gościnną Francję, powrócimy do naszej spustoszonej, ale na wieki już niepodległej Polski.

Nam, « wróconym Ojczyźnie pielgrzymom, bławatkami gwiazdziste kłaniać się będą żyta. »

Ostatnią piszemy stronicę dziejów męczeństwa narodowego! Przestaje istnieć emigracja, na której było wiele

« Przekleństw i kłamstwa, niewczesnych zamiarów,  
Zapóźnych żalów, potępieńczych swarów. »

Nim jednak wywędrujemy, otoczmy miłością wspomnienia tych, co tu pozostali. Uchylmy czoło przed grobem wygnańca... gdyż cicho na jego grobie... tylko...

« ... słowików gromada

Śpiewa na srebrnej brzozie cmentarza tak smutnie,  
Że brzoza płacze. »

SODALIS MARIANUS.

(NIEVRE)

**POUGUES - LES EAUX**

à 240 Kilomètres de PARIS - Trajet en 3<sup>h</sup> W-R

1<sup>er</sup> JUIN — 30 SEPTEMBRE

**STATION des DYSPÉPTIQUES**

des NEURASTHÉNIQUES

et de toutes les ATONIES et ASTHÉNIES organiques

(Estomac, Foie, Intestins) DIABÈTE, ANÉMIE, GOUTTE, GRAVELLE

CASINO

CURE DE REPOS

CURE DE RÉGIME

CURE d' AIR

THÉÂTRE

15, Rue Auber, PARIS

SPLENDID - HOTEL (1<sup>er</sup> Ordre)

Chambres et appartements avec salles de bains

PURGATIVE

DÉPURATIVE

ANTISEPTIQUE

**CARABAÑA**

LA SEULE EXERCANT UNE ACTION CURATIVE SUR LES CHANCRÉS PARLÉS

DOSE MOYENNE: 1 VERRE A BORDEAUX SUIVI DU PETIT DÉJEUNER DU MATIN

AFFECTIONS DE LA GORGE et DES VOIES RESPIRATOIRES

Maladies et Hygiène de la Bouche et des Dents.

**TABLETTES OXYMENTHOL PERRAUDIN**

OXYGÈNE PUR NAISSANT

A base d'Oxygène Naissant, Menthol faiblement dosé, Coesostovaine, Benzoin de Soule et d'Extraits végétaux d'un goût agréable.

Souverains contre TOUX, GRIPPES, LARYNGITES, PHARYNGITES, ASTHME, ANGINES, EMPHYSEME, 6 à 10 par Jour.

Boisson gratis. Laboratoire des Produits Scientia, 10, r. Fromentin, Paris.

## TRICALCINE

A BASE DE SELS CALCAIRES RENDUS ASSIMILABLES

RECALCIFICATION DE L'ORGANISME

Directeur-Gérant : L. CHOLESKI. — Secrétaire de la Rédaction : J. JANUSZEWSKI.

Chaque abonnement au journal *La République Polonaise* donne droit à deux brochures-primées : *La Petite Histoire de Pologne*, et les *Romanciers Polonais*.

Imprimerie M. FLINIKOWSKI, 216, Boulevard Raspail, Paris.